La destruction de la ville de Bucarest en Roumanie à travers *Un Sosie en cavale* (1986) de Oana Orlea, *Mort d'un poète* (1989) de Michel del Castillo et *Peste à Bucarest* (1989) de Tudor Eliad

Alain VUILLEMIN

La destruction historique de la ville de Bucarest, en Roumanie, entre 1977 et 1989, a marqué la littérature roumaine. Ebranlée en 1977 par un tremblement de terre, la ville a commencée à être remodelée, à partir de 1983, par Nicolae Ceaucescu, le dictateur de la Roumanie. Bucarest, sa ville capitale, devait devenir selon ses aspirations, « une citée digne de la future grande Roumanie communiste » (Durandin 1990 : 221). Le projet était grandiose. Il comprenait la construction d'une « Maison de la République » de proportions colossales, l'aménagement d'un « Boulevard du socialisme » immense et d'une place centrale du socialisme qui devait être gigantesque. L'entreprise commença par la destruction progressive des églises, dès 1977. A partir de 1983, c'est le quartier d'Uranus, au centre historique de la ville, qui commençait à être démoli. Dans le même temps, cette « modernisation » de l'habitat urbain était étendue à quelques cinq cents villages roumains qui furent détruits et dont les populations furent déplacées. Les expulsions étaient effectuées avec la plus grande brutalité. Les habitants étaient sommés de quitter leurs logements dans les vingt-quatre heures. Les démolitions étaient immédiates. Les maisons étaient aussitôt écrasées, « laminées à coup de bulldozers et de pelleteuses » (Durandin 1990 : 221). Par la suite, de nombreux Roumains ont évoqué ces événements. En France, deux témoignages majeurs ont été publiés, *Un Sosie en cavale* par Oana Orlea en mars 1986, et, en octobre 1989, *Peste à Bucarest* par Tudor Eliad. Tous deux sont des auteurs roumains d'expression française. *Mort d'un poète* de Michel del Castillo, paru en septembre 1989, est l'œuvre d'un écrivain français d'origine espagnole. Les trois livres ont été publiés avant les événements qui provoquèrent la chute de Nicolae et d'Elena Ceaucescu en Roumanie, en décembre 1989. L'action des deux premiers récits se passe en Roumanie. *Un Sosie en cavale* d'Oana Orlea raconte les malheurs d'une héroïne, Léontine, le « sosie », victime de sa trop grande ressemblance avec l'épouse du président Kouty, le dictateur de son pays. *Peste à Bucarest* de Tudor Eliad rapporte les impressions de voyage d'un exilé, le narrateur, autorisé à revenir brièvement à Bucarest. Chaque anecdote qu'il rapporte est un regard, venu de l'intérieur, sur la dictature. *Mort d'un poète* de Michel del Castillo se déroule au contraire dans un pays imaginaire, la Doumarie, qu'il fait « plus qu'évoquer la Roumanie : elle la renferme et la révèle. Elle la déborde aussi » (Castillo 1989 : 11) et condense des traits empruntés aussi à la Moldavie, à la Yougoslavie, à la Tchécoslovaquie, à la Pologne, voire à la Russie soviétique. Ce dernier roman relate les circonstances d'un complot, une « révolution de palais » qui voit la chute du dictateur de la Doumarie, le Maréchal Karol Oussek, et celle de son épouse, Alexandra Oussékina, et leur remplacement par un autre dictateur, Fédor Oviedan, le chef de leur propre service

Philologica Jassyensia, An II, Nr. 2, 2006, p. 241-245

BDD-A797 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:06:36 UTC)

de la Sécurité intérieure. En ces trois récits, à l'arrière plan, la destruction de la ville de Bucarest revient comme un motif récurrent. La ville est partout présente avec ses chantiers, ses démolitions, ses habitants hébétés. C'est un symbole de l'identité roumaine écrasée, broyée par le totalitarisme qui revient. Qu'est-il de cette figure allégorique ? Que signifie ce qui est dit, en ces trois œuvres, de la démolition de cette cité, de l'anéantissement de sa mémoire et, enfin, de la désagrégation de la communauté de ses habitants ?

1. La démolition de la cité

La démolition de la cité est décrite d'une manière différente d'un récit à l'autre. *Peste à Bucarest* l'évoque d'une manière fugitive, à travers plusieurs anecdotes. *Un Sosie en cavale* y insiste plus longuement, en sa seconde partie, lorsque le « sosie », l'héroïne, Léontine, réussit à s'échapper pendant un temps, la durée d'une fugue, à la surveillance dont elle est l'objet. A cette occasion, elle découvre, surprise, l'éventration de la ville. *Mort d'un poète* transforme cette destruction en une allégorie sinistre. C'est le pouvoir totalitaire absolu, implacable, cruel, qui s'exprime d'une manière très concrète à travers l'écrasement des maisons, le déblaiement accéléré des décombres et la mise en œuvre de chantiers de reconstruction. L'écroulement des maisons, l'effondrement des bâtisses, donnent lieu à de nombreuses descriptions. Dans *Mort d'un poète*, le narrateur, Igor Védoz, le ministre de la justice de la Doumarie, entend depuis son bureau le « grondement des pelles [mécaniques] et des bulldozers, les déflagrations, le roulement des camions » (Castillo 1989: 113) qui scandent la destruction de la cité. Dans *Un Sosie en cavale*, l'héroïne, Léontine, assiste à la projection d'un film documentaire sur l'effondrement de « l'Eglise première [la Patriarchie de Bucarest] » (Orlea 1986 : 167). A perte de vue, que ce soit dans *Un Sosie en cavale* ou dans *Mort d'un poète*, il ne reste que des décombres. L'enlèvement des débris du vieux Bucarest, de ses maisons, de ses immeubles, de ses hôtels particuliers, de ses églises, correspond à l'activité majeure des chantiers de la capitale. Ce sont des « norias », des suites sans fin de camions qui les emportent au loin, vers la périphérie pour les éliminer. D'autres chantiers se consacrent aussi, dans ces mêmes récits, à l'édification d'une autre ville. Partout, une autre société, une cité immense, monumentale, un cité « sans mémoire ni futur », commence à s'élever, comme le commente Michel del Castillo dans *Mort d'un poète*. C'est cette ville sans âme que le narrateur de *Peste à Bucarest* traverse. En tous ces livres, la destruction de la vieille ville de Bucarest, la démolition de ses maisons, l'enlèvement de ses décombres et la multiplication des chantiers de reconstruction deviennent, dans cette perspective, comme une figure de la construction du socialisme et du totalitarisme en Roumanie, dans les années 1980, au temps de Nicolae Ceaucescu.

2. L'anéantissement d'une mémoire

C'est aussi l'anéantissement d'une mémoire collective, celle des habitants de Bucarest, qui est poursuivi. C'est un projet politique voulu, organisé, méthodique, qui s'accomplit. C'est le pouvoir absolu, implacable, totalitaire, d'un seul individu – un dictateur – le Président Kouty dans *Un Sosie en cavale*, le Maréchal Karol Oussek dans *Mort d'un poète*, le président Ceaucescu dans *Peste à Bucarest*, qui s'exerce à travers la destruction des monuments, l'effacement du passé et la rémanence de souvenirs dont on sent qu'ils sont condamnés à disparaître. Les monuments dignes d'intérêts, destinés à

BDD-A797 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:06:36 UTC)

perpétuer « le souvenir de la ville perdue » (Orlea 1986 : 166), sa mémoire, ses « maisons aux corniches sculptées […], ses tilleuls et ses peupliers centenaires [… ses] fontaines [… ses] ronds-points [… ses] porches » (Orlea 1986 : 166–167). Il ne reste, dans *Un Sosie en cavale*, qu'une « ville partie en nuages » (Orlea 1986 : 166), transformée en un « chaos de poussière [qui] tourbillonne, s'envole, s'abat sur la danse des maisons épanouies en gerbes » (Orlea 1986 : 166). Dans *Un Sosie en cavale* comme dans *Mort d'un poète*, « la ville n'existe plus » (Orlea 1986 : 166). Son histoire a été pulvérisée. L'anéantissement des « marques du temps » (Castillo 1989 : 129), la suppression des « stigmates de la mémoire » (Castillo 1989 : 129) manifestent la volonté de tout effacer du passé de la ville. C'est une manière de priver les habitants de la ville de leurs racines, de leur sentiment d'identité. Il ne leur reste que d'ultimes souvenirs destinés à s'effacer dans leur mémoire, ceux d'une « rue encombrée de meubles [… de] femmes en attente [qui] surveillent des piles de valises et des baluchons noués dans des plaids, [de] déménageurs [de] camions qui, à grands coups de klaxon, essayent de se frayer un chemin » (Orlea 1986 : 166). C'est un « désastre qui [s'abat] sur [la] ville » (Castillo 1989 : 30) dans *Mort d'un poète*. Au plus, dans ce dernier récit, Igor Védoz, le narrateur, conserve-t-il dans sa « mémoire le fracas des dynamitages, le grondement des pelles mécaniques déblayant les ruines de la Vieille Ville, avec ses centaines de coupoles, ses minarets byzantins, ses palais rococos, ses immeubles bourgeois […], ses ruelles bordées de maisons à pignon […] et ses placettes décorées de fontaines… » (Castillo 1989 : 30). Ces souvenirs persistent. *Un Sosie en cavale* en conserve des images perdues, une « rue verdoyante », marquée par « l'immobilité de l'absence. Personne dans la rue, personne dans les jardins, pas de rideaux aux fenêtres des maisons. Des portails ouverts, béants, d'autres fermés [… une] ville partie en nuages… » (Orlea 1986 : 165–166). Ces deniers vestiges matérialisent, « en surface, la lente désagrégation de la substance la plus secrète de chaque individu et de la nation toute entière » (Orlea 1986 : 174). Cet anéantissement traduit la désagrégation de la communauté roumaine.

3. La désagrégation de la communauté

C'est une communauté entière qui se désagrège. *Peste à Bucarest* en décrit les symptômes d'une manière réaliste, à travers une cinquantaine de témoignages qui auraient été recueillis par le narrateur et qui n'auraient omis « aucun détail [des] souffrances » (Eliad 1989 : 7) subies. *Un Sosie en cavale* et *Mort d'un poète* les résument : « la destruction était en marche, inexorable » (Orlea 1986 : 174). L'accablement des habitants, les souffrances du peuple, l'agonie de la société en deviennent autant de signes. Lors de ses déplacements dans Voudas, la capitale de la Doumarie dans *Mort d'un poète*, Igor Védoz ne cesse d'observer l'état de prostration, de « résignation morne, de léthargie sans espoir » (Castillo 1989 : 59), des brigades de travailleurs « volontaires » et des passants. Une description – féroce – résume ce qu'il ressent : « La capitale de notre radieuse République », explique-t-il, « offrait déjà l'aspect désolé d'une ville sinistrée. Eclairage anémique qui laissait des rues entières remplies de ténèbres inquiétantes. Les passants courraient, courbés, emmitouflés dans des vêtements usés et rapiécés, amas de loques enfilées les unes sur les autres, […] tournaient en rond […] évoquaient des meutes de chiens affamés. Difformes, les silhouettes avaient perdu jusqu'à l'apparence de l'humanité. Un peuple de fantômes […]. Chaussées défoncées, creusées d'ornières où l'eau de pluie stagnait. Aucune

BDD-A797 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:06:36 UTC)

enseigne ou presque. Les devantures des boutiques, vides, renvoyaient des reflets bleuâtres […]. Dans les cités ouvrières […] on apercevait les écrans de télévision où le Lumineux Guide prodiguait, comme chaque soir à la même heure, ses conseils diététiques. Moins de viande et de matières grasses, aucun sucre ou presque… »[1] (Castillo 1989 : 92). Dans *Un Sosie en cavale*, un graffiti, « un homme et une femme empalés, marqués d'un K [pour le président Kouty] et d'un A. [pour son épouse Aimée] » désigne les coupables, les « Bourreaux de la ville » (Orlea 1986 : 180). Ces souffrances sont le lot de ce peuple. C'est l'agonie d'une société toute entière qui est suggérée. En contrepoint, une « nouvelle ville, brûlée, érodée par la poussière, servait de toboggan pour cette descente au tombeau » (Castillo 1989 : 130). Léontine y erre, désemparée, dans *Un Sosie en cavale*. Dans *Mort d'un poète*, Igor Védoz en parcourt les « cités sans mémoire ni futur. Vides et gelées… » (Castillo 1989 : 179), dépourvues de rues et d'éclairage, où ne règnent que « la misère, la famine, la peur, la mort […] chaque degré de l'horreur […]. La défiance, la délation, le mensonge… » (Castillo 1989 : 179). La destruction de la ville, l'effondrement moral, les souffrances subies, la misère éprouvée sont autant de signes de cette toute-puissance de l'oppression.

Conclusion

Il existe une différence entre *Peste à Bucarest* de Tudor Eliad, d'une part, et, d'autre part, *Un Sosie en cavale* d'Oana Orlea et *Mort d'un poète* de Michel del Castillo. Dans *Peste à Bucarest*, le narrateur, un exilé, revient d'un « voyage en zone d'endémie » (Eliad 1989 : 31), ravagée par « la Peste […] la sœur aînée des maladies » (Eliad 1989 : 71), un mal défini comme le « symbole de tout le contraire » (Eliad 1989 : 95) de la civilisation. Chaque anecdote rapportée dans ce récit décrit un aspect différent de cette maladie sur un plan moral, « l'impossible craché au visage, l'interdit ressenti comme une gifle, […] la monotonie planifiée, la répétition devenue règle, l'injustice monnaie courante, le mépris habitude, la nausée petit déjeuner, la révolte avalée en guise de dîner » (Eliad 1989 : 106) ; dans *Peste à Bucarest*, chacun fuit en soi-même. Le livre a été publié en octobre 1989. C'est le désarroi des Roumains et des Bucarestois immédiatement contemporains qui en fournit la matière. *Un Sosie en cavale* d'Oana Orlea et *Mort d'un poète* en proposent des descriptions plus extérieures. Les Roumains et les Doumariens vivent en un « siècle de fer » (Castillo 1989 : 307). La destruction du centre ville de Voudas dans *Mort d'un poète*, de la vieille ville de Bucarest dans *Un Sosie en cavale*, en sont un symbole. Le propos est transposé. Ces récits de fiction n'en rappellent pas moins une réalité historique cruelle. Ce qui est dit de la démolition de la cité, de l'écrasement de ses maisons, de l'ampleur de ses travaux de déblaiement et de l'étendue de ses chantiers de reconstruction illustre déjà, d'une manière spectaculaire, ce que fut la brutalité des méthodes employées en Roumanie, entre 1977 et 1989, pour remodeler la ville. L'effondrement des monuments, la volonté de supprimer tout vestige du passé, d'abolir toute trace dans la mémoire, insiste encore plus sur ce que *Mort d'un poète* appelle « la plus extravagante entreprise jamais conçue : faire, littéralement, du passé, table rase… » (Castillo 1989 : 35). C'est l'agonie d'une société, la désintégration d'une communauté avec son cortège de souffrances et de désolations qui sont évoquées.

[1] Allusion aux propos authentiques de Nicolae Ceausescu à la télévision roumaine durant les dernières années de son régime.

BDD-A797 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:06:36 UTC)

C'est aussi la toute puissance d'un pouvoir absolu, autoritaire et totalitaire, tel qu'il s'est exprimé en Roumanie et en Europe centrale et orientale, entre 1947 et 1989, qui se trouve présentée. C'est de cette expérience que *Peste à Bucarest*, *Un Sosie en cavale* et *Mort d'un poète*, trois livres écrits et publiés avant décembre 1989, tentent de témoigner.

Bibliographie

Durandin, Catherine, *Nicolae Ceaucescu. Vérités et mensonges d'un roi communiste*, Paris, Albin Michel, 1990.
Castillo, Michel del, *Mort d'un poète*, Mercure de France, Paris, 1989.
Orlea, Oana, *Un Sosie en cavale*, Paris, Seuil, 1986.
Eliad, Tudor, *Peste à Bucarest*, Paris, Ergo-Press, 1989.

The Destruction of the City of Bucharest, in Romania, through the Novels *Un Sosie en cavale* (1986) by Oana Orlea, *Mort d'un poète* (1989) by Michel del Castillo and *Peste à Bucarest* (1989) by Tudor Eliad

The historic destruction of the city of Bucharest, in Romania, between 1977 and 1989, has had a deep impact on the Romanian literature. Shaken in 1977 by an earthquake, the city had been remodelled since 1983, by Nicolae Ceausescu, the Romanian dictator. The project was impressive. The work had started by the progressive destruction of churches since 1977. In the beginning of 1983, the Uranus quarter, situated in the historic centre of the city, started being demolished. The expulsions were carried out in the roughest manner. The demolitions were immediate. Consequently, these events have been evoked by a lot of Romanians writers. Three major testimonies were published in France: *Un Sosie en cavale* by Oana Orlea, in March 1986, *Peste à Bucarest* by Tudor Eliad, in October 1989, both written by two Romanian authors of French expression, and, finally, in September 1989, *Mort d'un poète* by Michel del Castillio, a French writer of Spanish origin. All these three books had been published before the events that caused the fall of the couple Nicolae and Elena Ceausescu in December 1989. All these novels illustrate, in the background, as a recurrent theme, the destruction of the city of Bucharest. The city is present everywhere with its construction sites, with its demolitions, with its bewildered inhabitants. It constitutes a symbol of the Romanian identity which is being crashed by an overwhelming totalitarianism. What does its allegorical image really signify? What is the meaning of the story of the demolition of this city, of the destruction of its memory and, eventually, of the disintegration of its community of inhabitants?

Université d'Artois
France

BDD-A797 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:06:36 UTC)

BDD-A797 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:06:36 UTC)